

Le temps

Rien ne semble aussi évident que le temps. Trop peut-être. Saint Augustin pointe le paradoxe même du temps : si personne ne me demande ce que c'est, je le sais, mais si je tente de l'expliquer, je ne le peux. Or pour répondre à la question « qu'est-ce que le temps ? », ne suffirait-il pas de regarder l'écran de son smartphone ? L'heure et la date marquent le temps de nos vies, celui d'un rendez-vous, d'un anniversaire, de l'échéance d'un crédit. Le temps semble donc appartenir au domaine des nombres. Aristote ne le définit-il pas d'ailleurs comme « le nombre du mouvement selon l'avant et l'après » dans sa *Physique* ? Pourtant, le temps se dit aussi volontiers de manière plus littéraire, par images, par figures de style : l'allégorie avec le temps qui fuit, la métonymie avec les minutes qui s'égrènent, souvenir des grains du sablier, ou la métaphore avec les heures qui défilent, comme les moutons sur l'écran noir des nuits blanches de l'insomniaque. Et n'oublions pas le symbole, tel le dieu grec Cronos, le titan souvent assimilé à la représentation mythologique du temps qui avale ses enfants comme le présent engloutit sans cesse le passé.

Le temps, pour être dit, stimule d'autant plus notre imaginaire que notre perception nous fait défaut. Nous ne voyons jamais le temps, mais des événements dans le temps : le jour, la nuit, les saisons, la révolution complète de la Terre autour du Soleil qui marque une année, ne sont pas le temps lui-même, mais autant de changements qui le manifestent. Le mouvement des astres n'est pas le temps : il est dans le temps, mais c'est une manière indirecte de le saisir par le nombre à l'image des cadrans solaires. D'ailleurs, le cadran solaire souligne une chose intéressante : puisque le temps échappe à la représentation, nous lui en assignons une par des intervalles géométriques, heures, minutes, secondes. Ce qu'on appelle le temps objectif, comme l'a montré Bergson, est un temps devenu espace : sur le cadran de la montre, le temps se montre en segments réguliers et chiffrés dans une belle construction géométrique. Enfermé dans un cercle, nous ne pouvons plus en perdre la notion. Nous le maîtrisons ou plutôt, nous en avons l'agréable impression.

Cette impression est d'autant plus agréable que le temps effraie. Il n'y a que le temps qui fuit, tout être vivant, lui, ne peut échapper à son terme, à la mort. « Ô temps ! Suspends ton vol ! » est un rêve de poète, les voyages dans le temps un fantasme. Chaque minute nous rapproche de la fin. Le temps vécu est irréversible. Il ne se rattrape pas, contrairement à l'expression courante et illusoire. Le passé n'est plus que souvenir, irrévocable dans le remords et irréversible dans le regret, douloureux dans la nostalgie ; on peut l'embellir, se mentir sur ce qu'on a fait, sur ce qu'on a été, mais il est à jamais aboli. On ne peut revivre les instants passés ; ils sont singuliers, uniques. On peut juste faire semblant de rattraper les occasions perdues dans le présent. Le temps n'est pas l'espace : il est à sens unique et le retour en arrière est un non-sens. C'est que comprend Ulysse de retour à Ithaque, sous la plume de Vladimir Jankélévitch : « Ulysse, comme le Fils prodigue, revient à la maison, transformé par les aventures, mûri par les épreuves et enrichi par l'expérience d'un long voyage. [...] Mais à un autre point de vue le voyageur revient appauvri, ayant laissé sur son chemin ce que nulle force au monde ne peut lui rendre : la jeunesse, ses années perdues, les printemps perdus, les rencontres sans lendemain et toutes les premières-dernières fois perdues dont notre route est semée¹. »

Nous sommes impuissants à modifier le passé, tout autant qu'à contrôler parfaitement l'avenir. Nous pouvons planifier à outrance, réduire les risques au maximum, l'imprévu,

¹ V. Jankélévitch, *L'irréversible et la nostalgie*, Flammarion, 1974, p. 371.

l'impondérable, les aléas, les vicissitudes. Si le regret est un affect négatif du passé, l'inquiétude, la peur et l'angoisse sont ceux de l'avenir. Certes, l'éternel optimiste verra le futur plus beau qu'il n'est et il en sera plus heureux que l'anxieux chronique. Car il y a une manière de bien vivre l'irréversible : ne se souvenir que des belles choses, passer outre les rancœurs et le ressentiment, espérer sans excès pour éviter la désillusion. On voit déjà en action une éthique se dessiner. Épicure pense le bonheur du sage dans un présent riche de beaux souvenirs et d'une attente sereine, débarrassé de la peur de la mort. Le « carpe diem », « cueille le jour », formule épicurienne due au poète latin Horace, n'a rien de cette plongée frénétique dans tous les plaisirs de l'instant auquel on la réduit aujourd'hui. Il requiert une maîtrise constante de ses désirs, une délivrance de la peur de la mort et des dieux. Il se vit dans la jouissance de la plénitude de l'instant. La maîtrise de soi va donc de pair avec une maîtrise du temps. Ainsi, le sage épicurien se fait comme « un dieu parmi les hommes » et son présent prend des accents d'éternité dans une coexistence heureuse du passé, du présent et de l'avenir.

Bibliographie indicative :

Augustin, *Confessions*, trad. J. Trabucco, GF-Flammarion, 1964.

Bergson, *Matière et mémoire*, PUF, 2012 (pour l'édition critique).

Épicure, *Lettre à Ménécée*, trad. M. Conche, in *Lettres et Maximes*, Paris, PUF, Épiméthée, 2002 (6^{ème} édition)

Jankélévitch Vladimir, *L'irréversible et la nostalgie*, Paris, Flammarion, 1974, Champs Essais.